

ANNE LENNER L'ÂME SŒUR



LE DILETTANTE
Extrait de la publication

Anne Lenner

L'Âme sœur

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

En couverture : Leeann et Leneda, créations de Denis Bastien.

© Affordable Designs – Canada, photo Jeffrey Stimson / Denis Bastien.

Remerciements au Musée de la Poupée-Paris.

© le dilettante, 2009

ISBN 978-2-84263-302-8

*Où est passée notre jeunesse ?
Il en reste deux sous dans le
chapeau d'un aveugle, et je suis
seul pour la raconter. N'allez
pas au Moulin à Vent, vous
iriez danser sous la lune.*

*Alexandre Vialatte,
Les Fruits du Congo*

Je me souviens.

Dans le souk qui nous servait de jardin, il y avait une plante bizarre qui donnait l'impression de frémir quand on la caressait.

C'est une sensitive, me disait ma mère, chaque fois qu'elle me voyait la toucher. Comme cela arrivait assez souvent, c'était devenu une sorte de rituel entre la plante, ma mère et moi. Comme si nous répétions toutes les trois à l'infini la même scène de présentation.

Peut-être que ma mère aimait se répéter, ou bien qu'elle oubliait ce qu'elle disait à mesure qu'elle le disait, ou bien qu'elle estimait que le cerveau d'une fillette de dix ans ressemblait à du gruyère. Auquel cas je me

demandais pourquoi mes parents insistaient tant pour me gaver de laitage.

Le lait est plein de calcium, ne cessaient-ils de me répéter, sur le même ton qu'ils prenaient pour dire qu'il fallait ranger sa chambre, se laver les mains avant d'aller à table et les dents, juste après.

Ces phrases-là, on les entend depuis que le verbe a cessé d'être la propriété exclusive de Dieu, pour devenir le prétexte à des bavardages sans fin. En Afrique, il y a dans chaque village ou presque un arbre à palabres, dont on arrose copieusement et quotidiennement les racines de salive. Les gens y mettent du cœur et des formes, à tel point que le moindre poulet écrasé par une bicyclette accouche d'un véritable concours de rhétorique.

Comparés à eux, mes parents n'avaient pas l'air de croire à ce qu'ils me disaient. La plupart du temps, ils donnaient l'impression de réciter des répliques écrites pour d'autres personnages. C'était assez bizarre, comme de regarder un film en anglais sous-titré en suédois. Comme si, au lieu de me souhaiter bonne nuit, ils repoussaient la matérialité de mon existence au petit déjeuner du lendemain.

J'ignore si mes parents me considéraient comme un accident de parcours ou le résultat improbable de la rencontre de deux êtres destinés à vivre ensemble, mais certainement pas à procréer.

Mon père était payé pour raconter sa vie ou se l'imaginer telle qu'il l'aurait souhaitée dans chaque livre qu'il publiait. Un journal de la métropole avait parlé une fois de lui comme d'un nouveau Saint-Ex et papa avait accroché l'article au-dessus de son bureau, tel un mantra littéraire pour l'encourager à taper de l'avant sur sa vieille Olympia.

Ma mère, elle, expliquait très bien les maladies tropicales et leurs affects sur les organismes indigènes qu'elle auscultait, à grand renfort de tournées de la Croix-Rouge, dans les villages avoisinants. Selon elle, chaque individu transportait sans le savoir un minuscule microcosme autour de lui, une aura de microbes et de bactéries qui fusionnait avec celle de chaque personne qu'il rencontrait, ce qui créait alors un environnement à fort potentiel de contagion. Jusqu'à aujourd'hui, c'est la meilleure manière qu'elle ait trouvée de m'expliquer la raison de ma venue au monde. Un événement

pas franchement concerté mais néanmoins inéluctable, dû aux origines italiennes de ma mère et aux restes traditionalistes d'une éducation jésuite pour mon père.

J'aimais bien caresser cette plante qui se rétractait sous mes doigts. Sur chaque feuille, il y avait comme des milliers de petits poils qui lui donnaient le grain velouté d'une peau frissonnante. Je pouvais rester des heures, assise, le regard suspendu dans le vide, jusqu'à ce que j'attrape la chair de poule et que j'eusse fini de pleurer.

C'est une sensitive, aimait bien répéter ma mère.

Un matin, mes parents me firent venir dans la bibliothèque. Mine de rien, c'était un événement en soi, parce qu'il était très rare de nous y trouver tous les trois au même moment. Lorsqu'une telle synchronisation se produisait, c'était généralement pour discuter de mes lacunes en algèbre, de ce que je n'aurais pas dû dire ou de ce que j'aurais dû faire.

La dernière fois, par exemple, cela avait été quand j'avais confondu le verbe *inoculer* avec un autre et que Christian, un collègue de ma mère, avait cru que je l'accusais de pratiques scabreuses avec les animaux de laboratoire. Il y a des mots, comme ça, qui prêtent à confusion et sonnent comme des

injures, parce qu'ils sont trop exotiques et qu'on ne les utilise guère : palimpseste, pédoncule, breelan, antépénultième... Dans la bouche de mon père, c'était *je t'aime*.

Pour revenir à la bibliothèque, j'aimais bien cette pièce, même si elle restait la plupart du temps le territoire exclusif de création de mon père. Il y avait un parquet en bois exotique : une excentricité dans un pays qui grouillait de bestioles, au regard desquelles la moindre planche se transformait en salut et nid providentiels.

Sur les étagères, les couvertures des livres semblaient se faire la courte échelle jusqu'au plafond. Quelquefois, je me disais que j'aurais pu me faire un manteau de savoir avec tous ces cuirs. S'ils avaient pu parler, révéler les secrets qu'ils recelaient, cela aurait été comme de s'emmitoufler dans une couverture murmurante, qui aurait laissé échapper un mot ou une phrase, au hasard des plis. Je l'aurais enfilée et je serais alors devenue la petite fille la plus intelligente du monde. On m'aurait demandé de rendre des jugements, sous l'arbre à palabres, comme le roi Salomon, celui qui a ordonné qu'on coupe un bébé en deux pour savoir,

des deux mères postulantes, laquelle était la bonne.

– Angèle, redescends sur terre, voyons, a dit mon père. Il faut qu'on parle.

Dans la bouche de mes parents, *il faut qu'on parle* ne signifiait pas qu'on allait se mettre à parler de tous et de riens, du temps qu'il fait, de mes craintes concernant l'avenir de la planète ou de ma propre survie en milieu hostile – des parents indésireux.

Il faut qu'on parle, dans leur bouche, signifiait généralement que la conversation avait déjà commencé sans moi, sans doute dans le lit conjugal, second lieu de conférence au sommet de la famille Dufresnes. Ou le premier, c'est selon, parce qu'il servait généralement d'antichambre à la discussion de la bibliothèque. C'était comme une partie de Cluedo dont j'aurais été l'éternelle assassinée ; une Iphigénie dont on aurait décidé du sort au cours d'une nuit de pleine lune.

– Angèle, on a quelque chose d'important à te dire, a répété ma mère, du même ton qu'elle employait pour dire *c'est une sensitive*.

– Parler est le propre de l'homme et son devoir le plus sacré, après le fait de penser, ai-je dit pour ne rien dire, justement.

Mon père a cligné des yeux, ce qui, dans son langage, signifiait que si donner du sens à sa salive était penser, j'aurais été mieux inspirée de me taire.

– Nous avons une surprise pour toi, a dit soudain ma mère, avec l'air trop enjoué de quelqu'un qui a préparé un gâteau d'anniversaire en cachette et qui le pose sur la table exprès à une autre date.

J'ai compris que je devais feindre l'étonnement, si possible avec une nuance d'impatience et un soupçon de joie anticipée.

– Qu'est-ce que c'est ? ai-je demandé de l'air le plus émerveillé dont j'étais capable. J'avais entendu ma mère dire la veille que j'étais l'enfant la plus épouvantablement cynique de sa connaissance et qu'il ne fallait pas s'étonner que les bonbons fondent deux fois plus vite dans ma bouche.

Ma mère a pris la main de mon père et l'a regardé comme si c'était à lui qu'elle faisait un cadeau :

– Tu vas avoir une sœur, ma chérie.

J'ai immédiatement regardé son ventre, mais il ne me semblait pas différent de ce qu'il était neuf mois plus tôt. D'où me poussait cette sœur, alors ?

– Elle s’appelle Gloria, a poursuivi ma mère, en farfouillant dans son sac. Elle est orpheline et elle n’a pas eu beaucoup de chance dans sa vie, contrairement à toi. À présent, elle va pouvoir compter sur notre aide pour s’instruire.

Elle a fini par sortir de son sac ce qu’elle cherchait : une poupée représentant une petite fille noire et ce qui ressemblait à une brochure. Je l’ai prise et l’ai machinalement feuilletée. Il y avait les photos d’un orphelinat et celles de plusieurs villages concernés par le programme d’alphabétisation lancé par la Croix-Rouge. L’un d’entre eux, je m’en souviens, évoquait un village situé près de la rivière N’Songo, non loin de notre maison. *La Croix-Rouge sensibilise les cultures locales et lutte contre des pratiques barbares telles que les scarifications ou l’excision*, y avait-il inscrit en dessous des clichés, en guise de légende.

– Ce sera un nouveau départ pour elle, a conclu mon père.

Moi, j’étais trop abasourdie pour dire quoi que ce soit. Une sœur? Mais je n’avais rien demandé! Et puis, j’étais beaucoup trop jeune pour adopter qui que ce soit, et surtout pas un gosse de mon âge. J’en avais déjà

croisé, dans des soirées où mes parents étaient invités, et ces enfants m'avaient fait une impression bizarre. Je les trouvais gentils et inoffensifs dans l'ensemble, mais je n'avais rien à leur dire et eux non plus, ce qui faisait qu'on ne se parlait guère. Je les laissais jouer dans leur coin, tandis que je lisais *FratMat*, le journal local. Une fois, leurs parents m'avaient même surprise une pipe à la bouche, admonestant leur progéniture avec une condescendance destinée à les faire ricaner bêtement et à me rendre intéressante. Sans doute parce que les occasions de l'être sous mon toit étaient plutôt rares.

– Chouette, ai-je donc dit, parce que même en réfléchissant deux mille ans, je n'aurais pas su quoi dire d'autre.

Apparemment, ce médiocre effort intellectuel a eu l'air de suffire et mes parents se sont regardés avec les yeux de l'amour – des œillères.

J'étais redevenue invisible.

À moins d'avoir des penchants fratricides, comme les requins qui se dévorent *in utero*, on ne décide pas d'être fille unique.

Il n'empêche que cela me convenait totalement : je ne voyais pas au nom de qui ou pourquoi, au bout de dix ans, cette situation aurait dû changer. Il me semblait que nous avions un accord tacite tous les trois, un *modus vivendi* sans doute différent de celui des autres familles, mais acceptable pour chacune des parties concernées.

Surtout, je ne comprenais pas pourquoi mes parents avaient choisi d'aider cette fille plus qu'une autre. J'imaginai ma mère visitant l'orphelinat et examinant les enfants comme elle le faisait avec ses boîtes de médicaments,

pour en évaluer la composition d'un coup d'œil. Il y avait forcément quelque chose, chez Gloria, qui avait dû l'interpeller : une chose que je n'avais pas, moi.

Un don, un talent, une faculté, dont j'étais totalement dépourvue. Faire le poirier. Parler le *Oumpa lumpa*. Prononcer chaque syllabe d'*anticonstitutionnellement* à l'envers. Tricoter. Sauter à la corde en croisant et décroisant les mains cent fois de suite. Nager la brasse papillon. Marcher avec des talons et un fume-cigarette, comme Alice Sapritch. Jongler. Parler la bouche pleine de marshmallows sans postillonner. Boire du Coca sans roter. Laisser à d'autres la dernière tranche de cake à la banane. Aimer porter des jupes et des robes. Se faire oublier. Parler et se taire quand on y est invité. Être gentille tout plein, sage comme une image, douce comme un agneau, rapide comme l'éclair, bonne comme du bon pain, jolie comme un cœur, lauréate au bon Dieu sans confession.

J'imaginai ma mère faisant passer une batterie d'examens à une centaine d'écolières, les soumettant à toutes sortes de questionnaires et d'exercices susceptibles de tester leur endurance.

Je regardais la poupée qu'elle m'avait donnée la veille et je me disais que cette Gloria devait être la crème de la crème, le top du top des enfants à adopter sur le marché. J'imaginai des couples éplorés à la sortie de l'orphelinat, tendant des bras désespérés vers cette perle que ma mère était en train de leur rafler au nez et à la barbe.

Je n'avais pas besoin de mon télescope ni de beaucoup d'imagination pour apercevoir, à leurs côtés, mon moi virtuel vert de jalousie. Ce qui me dérangeait le plus, c'était le désir de mes parents de prendre en charge l'éducation d'une fille qui n'existait à leurs yeux que sur le papier. J'avais l'impression qu'un courant d'air venait de me souffler ma bourse d'études et tout le potentiel que j'avais cru voir, à tort manifestement, se refléter dans leur regard.

J'ai de nouveau regardé la poupée couleur d'ébène, que je tenais à deux mains. J'avais envie de la secouer comme un prunier, d'y planter mes ongles et mes dents, de crever ses yeux aveugles et d'effacer son sourire angélique. Au lieu de quoi, j'ai ouvert ma penderie et j'ai lancé Miss Parfaite sur l'étagère du dessus, là où ma mère rangeait mes jeux de société.

Gloria *bis* passée à la trappe, j'ai décidé de me changer les idées et de les troquer contre l'œil borgne de mon télescope. J'ai suivi un moment les déambulations de Béribéri sous les ibiscus, puis le vol en rase-mottes d'un pique-bœuf, avant de me concentrer sur mes deux petits voisins, deux sales gosses occupés, en bons primates, à se chercher des poux.

Eux, au moins, n'avaient pas à redouter l'irruption inopinée d'une inconnue dans leur vie. Je les avais déjà vus prendre leur déjeuner sur la terrasse de la maison et cela m'avait donné l'impression d'assister à la publicité Ricoré la plus longue du monde. Même sans le son, il m'avait semblé les entendre tous rire de ma chambre. En comparaison, la maison m'avait paru deux fois plus silencieuse que d'habitude et j'avais ressenti un besoin viscéral de hurler pour faire éclater, tel du papier cloqué, l'air trop lourd autour de moi.

Et puis un autre rire a soudain éclaté en dessous de la fenêtre et mon œil a abandonné la longue-vue. J'ai aperçu ma mère dans la cour, qui disait au revoir à Christian, le regard aussi brillant que si on l'avait astiqué au chiffon.

L'Afrique était une réalité dans laquelle nous n'étions pas parvenus à nous inscrire. Il avait fallu être sur le point de partir pour le comprendre, regarder le parquet brûlé du salon pour réaliser que les draps de De Gaulle n'avaient été, somme toute, qu'une façon de nous protéger. Il n'était pas ridicule d'affirmer qu'il nous avait davantage donné que nous ne l'avions fait.

Quant à Gloria, elle avait été mon *Demian* à moi, mon ombre et sa lumière, une manière d'ordonner mon propre chaos. Le fait que je ne l'aie jamais rencontrée, mes parents l'ayant seulement parrainée à distance, ne compte guère. Cette petite fille a beaucoup plus existé à mes yeux que la plupart des personnes qu'il m'a été donné de croiser au cours de ma vie.

Un rayon de soleil a caressé la clé que De Gaulle venait de détacher de son cou. Je l'ai serrée dans ma main et nous avons échangé un regard. J'ai souri. Je sentais, sur mes lèvres, le sel d'une enfance que je laissais derrière moi, telle une peau devenue brusquement trop petite.

CE 260^e TITRE DU DILETTANTE A ÉTÉ
ACHEVÉ D'IMPRIMER À 2 222 EXEMPLAIRES
LE 7 FÉVRIER 2009 PAR L'IMPRIMERIE
FLOCH À MAYENNE (MAYENNE). IL A
ÉTÉ TIRÉ, EN OUTRE, 13 EXEMPLAIRES SUR
VÉLIN PUR CHIFFON, NUMÉROTÉS À LA
MAIN. L'ENSEMBLE DE CES EXEMPLAIRES
CONSTITUE L'ÉDITION ORIGINALE DE
« L'ÂME SŒUR », D'ANNE LENNER.